

RESEARCH OUTPUTS / RÉSULTATS DE RECHERCHE

1871 raisons d'y croire

Saint-Amand, Denis

Published in:
Nineteenth-Century French Studies

DOI:
[10.1353/ncf.2021.0015](https://doi.org/10.1353/ncf.2021.0015)

Publication date:
2021

Document Version
Version revue par les pairs

[Link to publication](#)

Citation for published version (HARVARD):
Saint-Amand, D 2021, '1871 raisons d'y croire: Logiques et imaginaire des Gilets jaunes', *Nineteenth-Century French Studies*, vol. 49, numéro 3-4, pp. 374-395. <https://doi.org/10.1353/ncf.2021.0015>

General rights

Copyright and moral rights for the publications made accessible in the public portal are retained by the authors and/or other copyright owners and it is a condition of accessing publications that users recognise and abide by the legal requirements associated with these rights.

- Users may download and print one copy of any publication from the public portal for the purpose of private study or research.
- You may not further distribute the material or use it for any profit-making activity or commercial gain
- You may freely distribute the URL identifying the publication in the public portal ?

Take down policy

If you believe that this document breaches copyright please contact us providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.

1871 raisons d'y croire Logiques et imaginaire des Gilets jaunes

« Assez comme cela de hontes et de trêves ! »
(Paul Verlaine, « Les Vaincus »)

« Assez d'émeutes platoniques
Pour n'obtenir que les regrets
Et les éloges ironiques
De l'Histoire, vingt ans après ! »
(Eugène Vermersch, « Les partageux »)

Un dossier consacré aux productions, discours et mises en mémoire de la Commune de Paris, à l'occasion du cent-cinquantième anniversaire de l'insurrection, implique qu'on prenne en considération la façon dont les mouvements sociaux nés dans la France contemporaine ont pu dialoguer avec la révolution qui a bouleversé la capitale du 18 mars au 28 mai 1871. Parmi ces luttes, le mouvement des « Gilets jaunes », dont l'émergence remonte au mois d'octobre 2018, a nettement avivé le souvenir communard : s'il s'est trouvé des commentateurs pour ironiser sur le fait que le président Macron s'était particulièrement investi pour commémorer le cinquantième anniversaire de Mai 68, c'est plus encore vers 1871 que la récente sédition s'est tournée symboliquement, affirmant son héritage sur les plans discursif et imaginaire à défaut d'adopter chacun de ses modes de fonctionnement, si bien qu'elle a pu être qualifiée, au prix d'une antonomase corrigée, de « Commune des ronds-points »¹.

Singularités d'un mouvement

Il est frappant de constater à quel point le mouvement des Gilets jaunes a pu déconcerter les spécialistes de sciences politiques, tant il semble jurer avec l'horizon d'attente, par ses mécanismes de constitution et de regroupement, par ses logiques d'émergence, par sa volonté de contester le système politique en refusant de s'inféoder aux forces centrifuges traditionnelles (partis d'opposition, syndicats) et en se gardant de désigner explicitement des représentants fonctionnant comme médiateurs auprès des autorités². Parce qu'ils refusent de rallier un quelconque modèle institutionnel (même celui de la tradition révolutionnaire, dont ils héritent sans la décalquer, empêchant à la fois une restructuration plus conventionnelle du mouvement en nouveau parti alternatif et

¹ L'essai de Laurent Jeanpierre finalement publié sous le titre *In Girum. Les Leçons politiques des ronds-points* (La Découverte, 2019) a longtemps été annoncé, dans le catalogue de l'éditeur et sur les sites marchands, sous le titre programmatique *Après la Commune des ronds-points*.

² « Ce qui caractérisait les mouvements sociaux depuis Mai 68, c'était leur grande lisibilité politique. Soit, ils étaient déclenchés par les syndicats, rejoints ensuite par les partis politiques, soit ils étaient le fait d'actions catégorielles spontanées (lycéens, infirmières, cheminots) mais, très vite, ils étaient encadrés par les syndicats et les partis politiques. » (Philippe Marlière, « Les "gilets jaunes" ou le discrédit de la démocratie représentative », dans *AOC, Cahiers #1, « Gilets jaunes ». Hypothèses sur un mouvement*, La Découverte, 2019, p. 53 — désormais *AOC#1*, suivi du numéro de page.)

l'avènement d'une figure représentative du type Robespierre ou Daniel Cohn-Bendit — à l'époque où ce dernier était surnommé « Dany le Rouge »³), les Gilets jaunes sont à la fois au cœur et en dehors du jeu politique républicain. Comme l'écrit Laurent Jeanpierre, il s'agit là d'« un mouvement qui a refusé de toutes se forces d'être parlé, et souvent de parler, de parler en se conformant aux formes attendues dans l'espace public⁴ ». On est en droit de se demander si cette façon d'échapper à la récupération n'est pas fonction de l'effondrement du clivage gauche/droite provoqué par Emmanuel Macron avec la création de *La République en Marche*, parti censé garantir la réinvention du jeu politique par la sortie d'un dualisme jugé désuet : il est pour le moins ironique que, depuis l'élection présidentielle de 2017, la seule véritable *révolution* que soit parvenue à engendrer cette nouvelle force politique (qui, sous ses oripeaux, apparaît comme le recyclage inavoué d'une droite rigoriste à la Thatcher) en soit une au sens radical du terme, précisément dirigée contre elle et dont la forme inédite complique toute possibilité d'écrasement.

Comme d'autres révolutions citoyennes qui ont marqué l'Histoire de la France contemporaine, le mouvement des Gilets jaunes a pris forme à partir d'une occasion révélatrice d'un malaise (l'annonce de l'augmentation de la taxe intérieure de consommation sur les produits énergétiques ou TICPE), avant de développer son cahier de doléances en dépassant ce seul grief pour mieux l'articuler à d'autres signes d'une crise sociale et politique mis en lumière au fil des échanges et réflexions des insurgés (exigence de rétablissement de l'impôt sur la fortune (ISF), maintien des services publics, hausse du pouvoir d'achat, volonté d'amélioration de la démocratie représentative, etc.). Que les opposants au mouvement le veuillent ou non, c'est une dynamique similaire qui a animé la Commune de Paris (après le refus du désarmement de la butte Montmartre par Thiers, le 18 mars 1871, la Commune a rassemblé des citoyens décidés à imposer une aide conséquente aux indigents, la constitution d'un enseignement gratuit, laïc et obligatoire, mais aussi l'allègement des conditions de travail) et la révolte de Mai 68 (née de manifestations contre la guerre du Viêt Nam, et se déployant rapidement en contestation progressiste, antiautoritaire, misant sur la libéralisation des mœurs, réfutant la société de consommation et l'orthodoxie normative sur le plan axiologique).

Il est tentant d'invoquer le démon de l'analogie pour souligner ce qui unit les Gilets jaunes aux mouvements sociaux qui les ont précédés. Tout discours portant sur l'émergence d'un phénomène se fonde sur ce mécanisme qui consiste à rapprocher la nouveauté de ce qui est connu ; pareille comparaison a pour objectif de réintégrer ce qui nous échappe à un univers de référence balisé, et pour effet d'euphémiser l'anomique en relativisant son caractère inédit. L'historienne Michelle Zancarini-Fournel a raison de

³ Parce qu'il se dérobe à toute logique politique traditionnelle (système de partis, distribution de rôles selon une hiérarchie fixée, programme et manifeste, culte des grandes figures, etc.), le mouvement se construit une image de flux inclassable. En cela, les Gilets jaunes sont distincts des Communards qui, pour s'opposer aux Versaillais, s'étaient dotés d'un gouvernement alternatif sur la base d'élections rendues possibles par le Comité Central de la Garde nationale — réfutant donc l'incarnation du système politique, mais pas son principe ni ses fondements démocratiques.

⁴ Laurent Jeanpierre, *In Girum*, *op. cit.*, p. 14.

rappeler, à ce titre, combien le mouvement des Gilets jaunes présente certains points communs avec Nuit debout, où « l’horizontalité, le refus des chefs ou leaders tranchait avec les formes organisationnelles du XX^e siècle dans les partis et les syndicats », avec la Révolution française, « pour les violences populaires, l’usage du drapeau tricolore et La Marseillaise », ou avec Mai 68 pour ses barricades, ses manifestations violentes et sa libération de la parole⁵. Michèle Riot-Sarcey, consciente d’un réflexe comparatiste qui vise à « donner un sens à l’événement qui intrigue et inquiète »⁶, relève de son côté les similitudes avec la révolte des canuts, qui avait déconcerté la bourgeoisie lyonnaise en 1831. Guillaume Mazeau, pour sa part, prolonge la revue des points communs en soulignant que ces filiations sont bien souvent assumées par les acteurs de la sédition :

La critique du luxe et de la corruption publique peuvent rappeler 1789, mais tout aussi bien les mouvements populaires du XIX^e siècle. Une série de revendications font d’ailleurs autant, voire davantage, penser à 1830 (haine de la richesse), à 1848 (droit au travail), à Mai 68 (hausse du SMIC) voire au 6 février 1934 (la dénonciation des « voleurs »), rappelant que chaque grande crise politique se vit dans un bricolage et une pluralité des temps historiques : les révolutionnaires de 1789 faisaient eux-mêmes appel à des références aussi éclatées que la démocratie athénienne, la République romaine, les Gaulois ou les communes médiévales, inventant ainsi leur propre histoire.⁷

Les zones de partage avec ces insurrections, souvent revendiquées en héritage, ne doivent pas entamer la singularité et la complexité d’un mouvement qui se distingue de ses prédécesseurs sur de nombreux plans. Si les observateurs ne s’accordent pas toujours sur le degré d’unité et de cohésion des Gilets jaunes (Pierre Rosanvallon allant jusqu’à relativiser l’étiquette de « mouvement social »⁸, là où Samuel Hayat insiste sur une cohérence d’autant plus remarquable qu’elle ne peut procéder des effets unificateurs traditionnels d’une révolte engagée par un parti, un syndicat ou une idéologie strictement définie⁹), c’est bien la mise à l’écart d’une part de la population qui tient lieu de principe fédérateur. Rappelant que Pierre Bourdieu avait déjà proposé une analyse accablante du malaise des « exclus de l’intérieur » dans *La Misère du monde*, Serge Paugam montre que ce sont ces derniers, en tant qu’acteurs invisibles les d’être ignorés, qui dynamisent ce mouvement hétéroclite : « Cette colère provient en effet à la fois de salariés du privé

⁵ Michelle Zancarini-Fournel, « “On est en train de faire l’histoire” », dans Joseph Confavreux (éd.), *Le Fond de l’air est jaune*, Seuil, 2019, p. 62-63. (Désormais *FAJ*, suivi du numéro de page.) Voir aussi Sophie Wahnich, « Sans-culottes et gilets jaunes », *Ibid.*, p. 29-43 et Guillaume Mazeau, « Les “gilets jaunes” et la Révolution française : quand le peuple reprend l’histoire », p. 107-112.

⁶ Michèle Riot-Sarcey, « Les “gilets jaunes” ou l’enjeu démocratique », dans *AOC* #1, p. 81.

⁷ Guillaume Mazeau, « Les “gilets jaunes” et la Révolution française : quand le peuple reprend l’histoire », *op.cit.*, p. 110-111.

⁸ « La mobilisation des gilets jaunes constitue une révolte sociale, mais ce n’est pas un mouvement social à proprement parler, avec ce que cela a historiquement impliqué en termes de conduite organisée de l’action ou de polarisation des objectifs. » (Pierre Rosanvallon, « Accroître le “pouvoir de vivre” », dans *FAJ*, p. 175.)

⁹ « Beaucoup de commentateurs ont glosé sur la supposée incohérence des motifs et des acteurs ; au contraire, étant donné la fragmentation de sa représentation, l’unité du mouvement est surprenante. Unité d’action, solidarité, consensus apparent sur une série de revendications, unité même de rythme. » (Samuel Hayat, « L’économie morale et le pouvoir », *FAJ*, p. 20-21)

intégrés mais au revenu modeste, d'agents peu valorisés des services publics, d'artisans, commerçants ou petits entrepreneurs à la peine, de retraités proches du seuil de pauvreté, de travailleurs précarisés inquiets face à l'avenir, et elle semble s'étendre progressivement aux agriculteurs, mais aussi aux lycéens et aux étudiants. »¹⁰ Moins homogènes que les sans-culottes¹¹, dépassant l'alliance entre étudiants et ouvriers de Mai 68, les Gilets jaunes apparaissent comme un ensemble polymorphe d'individus se sentant exclus, agrégeant des populations issues de milieux parfois très distincts¹².

L'originalité du mouvement est aussi liée à ses rapports inédits à l'espace et au temps, qui invalident les comparaisons trop appuyées avec les révoltes ayant précédemment marqué la France contemporaine. Disséminés sur la totalité du territoire français¹³, les Gilets jaunes n'ont pas revendiqué une prise de pouvoir en misant sur l'effet bloquant de la grève, contrairement à ce qui s'est déroulé en Mai 68 ; ils ont engagé une insurrection originale impliquant une temporalité double, qui fait « altern[er] temps faibles et temps forts afin d'« optimiser » l'usage des énergies sollicitées »¹⁴. Les « temps faibles » correspondent à l'occupation des ronds-points de Province, ces quasi-non-lieux préférés aux traditionnelles barricades. Parce qu'ils régulent le trafic et qu'on y tourne en rond, ils renvoient autant à l'ordre qu'à la routine — deux valeurs à subvertir. Mais les ronds-points sont aussi des espaces de peu : en les investissant, les Gilets jaunes leur confèrent une valeur symbolique inédite en faisant d'eux le support de ce que Kristin Ross, au sujet de la Commune, appelle des « gestes anti-hiérarchiques spontanés »¹⁵ ; transformant ces lieux invisibles en territoires, conférant du sens et des fonctions à ce qui en semble dénué, ils affirment aussi leur propre capacité de perturbation et la performativité de leur démarche (« Enfin les ronds-points servent à quelque chose », affirme l'un des multiples tags ironiques qui ont accompagné le mouvement). Les « temps forts » consistent en la

¹⁰ Serge Paugam, « Face au mépris social, la revanche des invisibles », dans *AOC #1*, p. 37.

¹¹ « Sociologiquement, les “gilets jaunes”, issus du monde rural et de milieux professionnels très diversifiés, ne ressemblent pas du tout aux sans-culottes, qui provenaient surtout de l'artisanat et du petit commerce urbain, en particulier parisien. » (Guillaume Mazeau, « Les “gilets jaunes” et la Révolution française : quand le peuple reprend l'histoire », *Ibid.*, p. 108-109.)

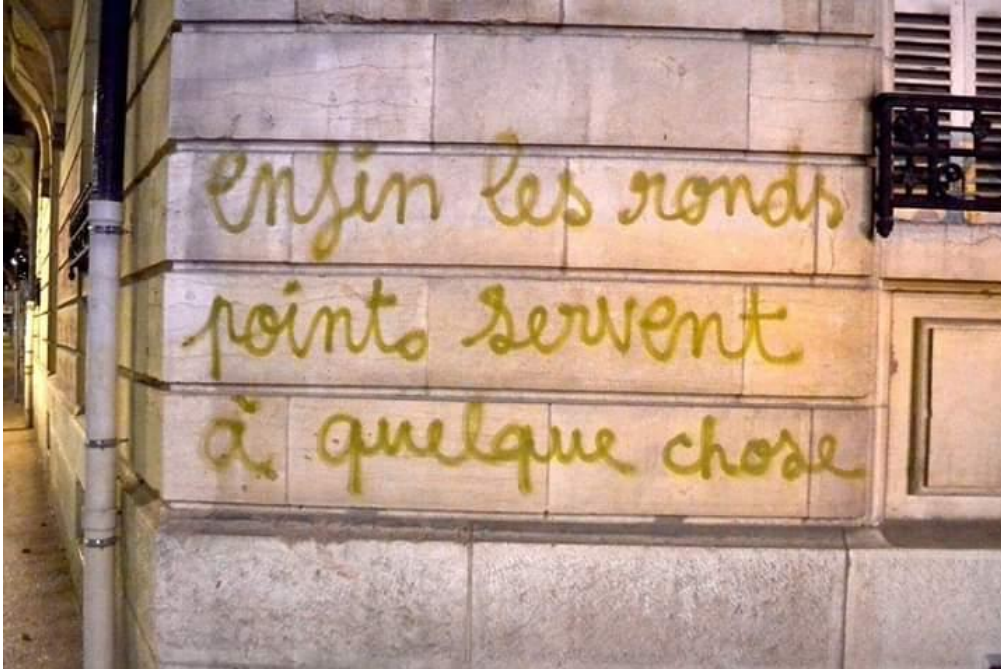
¹² « Il serait erroné d'analyser le mouvement des gilets jaunes comme une jacquerie des populations rurales défavorisées contre des citadins fortunés. Il traduit, au contraire, la multiplicité des interdépendances territoriales et fonctionnelles au sein de vastes bassins de vie, où se juxtaposent villes, campagnes, bourgs ruraux revitalisés ou en difficulté, zones d'activités, espaces naturels, centres commerciaux, pôles tertiaires, etc. » (Aurélien Delpirou, « La teinte des gilets », dans *FAJ*, p. 127-128.)

¹³ Sans pouvoir miser sur l'effet viral des moyens de communication contemporains, la Commune de 1871 avait elle-même essaimé, à ceci près que l'expansion communarde était centrifuge (né à Paris, le mouvement allait gagner la Province) tandis que les Gilets jaunes, tout en maintenant une activité dans les villes de Province où l'insurrection a pris corps, de façon éclatée, misent sur un rassemblement hebdomadaire dans la capitale. (Sur l'expansion de la Commune, voir Prosper-Olivier Lissagaray, *Histoire de la Commune de 1871*, Maspero, 1967, p. 153-170.)

¹⁴ Sandra Laugier et Albert Ogien, « Samedi, j'ai insurrection : neuf leçons à tirer d'un mouvement intermittent », dans *AOC #1*, p. 64.

¹⁵ Kristin Ross, *Rimbaud, la Commune de Paris et l'invention de l'histoire spatiale*, traduction de Christine Vivier, Les Prairies ordinaires, 2013, p. 18. L'auteure rapproche l'occupation de l'Hôtel de Ville ou la destruction de la colonne Vendôme par les Communards des détournements situationnistes, en ce que ceux-ci permettent « l'utilisation, à des fins différentes, des éléments ou du terrain de l'ordre social dominant ». (*Ibid.*, p. 69)

mobilisation massive à l'occasion des manifestations hebdomadaires du samedi, dans les grandes villes françaises (Lyon, Marseille, Nîmes, Clermont-Ferrand, Montpellier, Strasbourg, etc.), mais aussi au cœur de la capitale, que de nombreux Gilets jaunes gagnent ponctuellement pour faire entendre la colère de ceux qui n'y vivent pas¹⁶.



« Enfin les ronds-points servent à quelque chose » © La Rue ou rien

S'ils sont fréquemment assimilés à des partisans de l'extrême droite par certains médias soucieux de rendre le mouvement illégitime et infréquentable, comme le souligne Olivier Ertzscheid¹⁷, les Gilets jaunes échappent à toute tentative de réduction

¹⁶ « Rien ne ressemble à ce qui a pu avoir lieu durant les insurrections de 1830, 1832, 1848 ou 1871. Toutes ces insurrections avaient lieu au quartier, mettant en jeu des sociabilités locales, un tissu relationnel dense permettant aux solidarités populaires de se déployer. Mais le 1^{er} décembre [2018], le feu a pris au cœur du Paris bourgeois, dans ce nord-ouest parisien qui n'avait jusqu'ici jamais vraiment été le théâtre de telles opérations. Loin d'être menées par des forces locales, érigeant des barricades pour délimiter un espace d'autonomie, ces actions ont été le fait de petits groupes mobiles, habitant souvent ailleurs. » (Samuel Hayat, « L'économie morale et le pouvoir », *op.cit.*, p. 18.)

¹⁷ « Certains journaux, comme *Le Parisien*, ont préféré mettre en valeur des profils de "porte-parole" du mouvement dont plusieurs sont proches – par les contenus qu'ils partagent – d'une idéologie d'extrême droite, même si d'autres sont d'anciens syndicalistes de la CFDT ou des "soutiens" de François Ruffin. Sur les huit "portraits" choisis par *Le Parisien* [dans son édition du 28 novembre 2018], six penchent très clairement vers l'extrême droite et viennent donc étayer une doxa médiatique qui n'a rien de sociologiquement fondé et relève davantage d'une forme de *storytelling* et/ou d'une forme de paresse journalistique qui documente volontiers ce qui n'ébranle pas ses propres certitudes (pour éviter toute dissonance cognitive avec ses propres représentations et également avec celles de son public supposé). » Olivier Ertzscheid, « De l'algorithme des pauvres gens à l'Internet des familles modestes », dans *Le Fond de l'air est jaune*, p. 137. Ces tentatives de disqualification ne sont pas inédites : Henri Lefebvre consacre des pages informées à l'interprétation réactionnaire de la Commune, montrant comment s'y est développée une poétique de la caricature ciblant autant le physique des insurgés que leurs mœurs et leur idéologie (Henri Lefebvre, *La Proclamation de la Commune. 26 mars 1871*, La Fabrique, 2018, p. 47-50.) Une analyse du discours médiatique contre les Gilets jaunes devra être menée : elle aura à se pencher, parmi de multiples

monolithique. Ils ont refusé de se ranger sous la bannière des politiciens de la droite radicale qui ont tenté de les récupérer (Le Pen, Wauquiez ou Dupont-Aignan) et ont dénoncé comme « traîtres » les membres de l'insurrection tentés par la visibilité médiatique ou la reconversion politique (comme Ingrid Levavasseur ou Jacline Moureau — qui, au lendemain de l'incendie du Fouquet's, estimait que le restaurant faisait partie du « patrimoine français » et qu'il y « a[vait] quand même beaucoup de fainéants qui se plaignent »). Toutes les affiliations préalables au mouvement des Gilets jaunes n'ont pour autant pas fait l'objet d'une *tabula rasa* et les modes d'expression de certains acteurs sont emblématiques de ce qu'on pourrait appeler leur *habitus* politique — c'est-à-dire que peuvent s'observer des manières de faire, de penser, de sentir, voire des réflexes liés à leur socialisation politique, procédant de l'adhésion aux couleurs qu'ils ont pu défendre (et, pour certains, qu'ils continuent à soutenir). En cela se mesure aussi la bigarrure d'une insurrection, dont la dispersion sur le territoire français met en évidence des formes d'engagement variant selon les régions : comme l'écrivent Sandra Laugier et Albert Ogien, « si les blocages du Sud-Est et du Nord peuvent être attribués à la puissance locale du Rassemblement national (drapeaux français, Marseillaises, propos racistes, méchoui de porc, etc.), ceux du Sud-Ouest peuvent l'être à l'implantation des réseaux d'extrême gauche, et ceux de Bretagne à une autre alliance des forces, etc. »¹⁸.

Imaginaire et poétique

Portés par la forme inédite de leur révolte, sans structure étriquée ni représentants officiels, les Gilets jaunes ont suscité, au-delà des désapprobations du pouvoir en place et de ses électeurs, une adhésion importante¹⁹. En sus de son opposition à des mesures macroniennes jugées illégitimes, le mouvement a pu séduire par sa capacité à se doter d'un imaginaire singulier²⁰, articulant des motifs originaux à la reprise de formules et références

avanies, sur la proposition de Christophe Barbier, directeur de la rédaction de *L'Express*, de supprimer la redevance télé pour contenter (et endormir) les Gilets jaunes qui « regardent la télé, parce qu'ils n'ont pas beaucoup d'autres distractions dans la vie » (émission *C dans l'air*, 30 novembre 2018), ou sur les dessins insultants de Xavier Gorce publiés dans *Le Monde*, qui rappellent qu'être caricaturiste n'implique pas forcément d'être subversif.

¹⁸ Sandra Laugier et Albert Ogien, « Samedi, j'ai insurrection : neuf leçons à tirer d'un mouvement intermittent », dans *AOC #1*, p. 61.

¹⁹ Pierre Dardot et Christian Laval, auteurs d'un essai majeur sur la révolution au XXI^e siècle (*Commun, La Découverte*, 2014), notent que « les gilets jaunes, que cela plaise ou non, ont réussi ce que trente ans de luttes sociales n'ont pas réussi à faire : mettre au centre du débat la question de la justice sociale. Mieux, ils ont imposé on ne peut plus clairement la question fondamentale pour toute l'humanité du lien entre justice sociale et justice écologique. » (Pierre Dardot et Christian Laval, « Avec les gilets jaunes, contre la représentation, pour la démocratie », *Mediapart*, 12 décembre 2008.)

²⁰ On entend ici la notion d'*imaginaire* dans le sillage de la réflexion développée par Cornelius Castoriadis, dont le processus « d'institution imaginaire de la société » permet, comme le note justement Guillaume Pinson, « de comprendre comment les collectivités élaborent de grandes réponses aux questionnements sur leurs identités, et par là forment des réseaux de significations, au fondement de leurs institutions. » (« Imaginaire social », dans Anthony Glinoe et Denis Saint-Amand (dir.), *Lexique Socius*, 2016, [En ligne].) Castoriadis indiquait que « L'institution de la société est institution de significations imaginaires sociales qui doit, par principe, conférer sens à tout ce qui peut se présenter “dans” la société comme “hors” de

empruntées à d'autres insurrections historiques. Cet imaginaire peut s'appréhender à travers la prolifération de discours spontanés : lors de la Révolution française, de la Commune ou de Mai 68, la parole officielle des meneurs a été prolongée par des discours parallèles, de natures diverses, fonctionnant comme une béquille à la réflexion idéologique, la synthétisant à travers des formes moins rigides et susceptibles d'assurer une large diffusion des revendications et enjeux du mouvement — ce furent, au cours du XIX^e siècle, des chansons (reprises d'une révolte à l'autre²¹) ; ce furent, en Mai 68, des slogans efficaces accueillis par des affiches, banderoles et autres tags apposés sur les murs²². Les mêmes pratiques ont été mobilisées par les Gilets jaunes : elles reposent sur une dynamique collective et anonyme, sur la capacité à investir des supports artisanaux et, souvent, sur une poétique du détournement ; l'ensemble favorise l'émergence d'une parole vive dans la logique d'un défouloir où se croisent élans lyriques, comiques et virulents.

Dans un ouvrage majeur sur les rouages du monde des lettres, Jacques Dubois appelait « littératures sauvages » ces discours « qui ne participent d'aucun des réseaux [traditionnels] de production-diffusion, qui s'expriment de façon plus ou moins spontanée et se manifestent à travers des canaux de fortune »²³. L'investissement de supports de fortune pour diffuser une formule-choc tient, aussi paradoxal que ça puisse paraître, d'une *tradition* révolutionnaire, témoignant d'une *illusio* au sens bourdieusien du terme, c'est-à-dire d'une pratique à laquelle on accepte de se plier – de façon quasi-naturelle – dès lors qu'on investit un univers (cela participe, pour le dire encore avec Bourdieu, des éléments qui sont de l'ordre « de l'action, de la routine, des choses que l'on fait, et que l'on fait parce qu'elles se font et que l'on a toujours fait ainsi »²⁴). Il n'empêche que si la pratique tient d'une institution paradoxale ou d'une convention, ses contenus doivent forcément être renouvelés et produire un discours original en prise sur l'actualité (qu'on pense, en 1968, à la multiplication des sentences contradictoires, défiant par logique du comble une société perçue comme aliénante et coercitive, comme « Soyez réalistes : demandez l'impossible » ou « Il est interdit d'interdire »).

Étudier ces discours n'est pas toujours aisé : leur déploiement sur des supports de fortune (ou leur illégalité, dans le cas du tag) et leur capacité à réagir à des éléments très précis de l'actualité (qu'il convient de rappeler lors d'approches diachroniques) les rend doublement éphémères. Les outils numériques contemporains et les réseaux sociaux se

celle-ci. [...] De telles significations imaginaires sociales sont, par exemple, esprits, dieux, Dieu ; polis, citoyen, nation, État, parti ; marchandise, argent, capital, taux d'intérêt ; tabou, vertu, péché, etc. Mais aussi : homme/femme/enfant, tels qu'ils sont spécifiés dans une société donnée. » (« La logique des magmas et la question de l'autonomie », dans *Domaines de l'homme*, Seuil, 1999 p. 279.)

²¹ Michel Delon et Paul-Édouard Levayer (éd.), *Chansonnier révolutionnaire*, Poésie/Gallimard, 1989.

²² Walter Lewino, *L'Imagination au pouvoir*, Allia, 2018.

²³ Jacques Dubois, *L'Institution de la littérature*, Labor, « Espace Nord », 2005, p. 192. Sur ce sujet, voir aussi le dossier de la revue *Mémoires du livre/Studies in Book Culture*, « La Littérature sauvage » / « Literature Unbound », sous la dir. de Denis Saint-Amand, volume 8, n° 1, [En ligne], 2016, URL : <https://www.erudit.org/fr/revues/memoires/2016-v8-n1-memoires02805/>.

²⁴ Pierre Bourdieu, *Méditations pascaliennes* (1997), Paris, Seuil, « Points essais », 2003, p. 146.

révèlent précieux en ce qu'ils permettent de soutenir l'élaboration d'un corpus de slogans réfractaires, mais aussi d'assurer la pérennité de ces derniers : même s'il risque d'être effacé dans les heures qui suivent son inscription, tel bon mot tagué sur un bâtiment est susceptible de passer à la postérité s'il est photographié et diffusé en masse ; fleurissant à nouveau sur les murs (numériques cette fois) de nos profils Facebook et sur les autres réseaux sociaux, il entre alors dans la mémoire collective et peut très bien ressurgir ultérieurement dans l'espace urbain. La mémoire de ces mots est assurée par des particuliers, passionnés de *street art* ou acteurs du mouvement, qui œuvrent à éterniser ce qui semblait voué à n'être que transitoire. Certains de ces espaces, sans toujours ajouter aux discours politiques qu'ils rassemblent (suffisamment explicites, il est vrai), manifestent une adhésion à leur égard, à l'image du Tumblr *Plein le dos!* (désormais sur www.pleinledos.org²⁵), réunissant des photographies des gilets portés par les participants, personnalisés à coups de dessins ou de slogans, et *La Rue ou rien*, qui collecte des centaines productions écrites liées au mouvement, déclinées sous la forme de tags (principalement), affiches, fresques, pancartes et autres banderoles. Sur la base d'un tel corpus, il est possible de reconstruire en partie l'imaginaire des Gilets jaunes, en observant les références et mécanismes privilégiés par certains représentants d'un mouvement qui, en réfutant l'ordre établi, assure son émergence sur le plan discursif en investissant des supports alternatifs, récupère des formules et motifs déjà éprouvés, en forge d'autres à l'aune de l'actualité sociopolitique et culturelle. Ledit corpus peut apparaître hétérogène et soulève en cela un certain nombre de questions : peut-on associer les axiomes et saillies universelles des tags (par exemple, « Jaune de rage ») aux revendications personnelles et traces d'idiosyncrasie écrites au marqueur sur les gilets (par exemple, « Jo le taxé » ou « J'ai un salaire de 1200€ par mois, à découvert le 6 du mois, je cherche un emploi comme Secrétaire d'État ») ? Les tags sont-ils le fait de citoyens lambdas ou d'une mouvance autonome, plus rôdée à l'expérience de la manifestation ? Des murs aux gilets, les phénomènes de reprise de slogans sont si nombreux qu'il apparaît vain de chercher à en retracer l'origine exacte et à démêler les profils de leurs auteurs. Il ne s'agira pas, ici, d'établir une typologie étanche de ces discours, mais d'observer certaines de leurs logiques et de mesurer comment ils participent à la mise en place d'une collectivité, à sa fédération et à l'élaboration de son image.

Jaunes de colère

²⁵ La devise du projet présente ses enjeux : « Pour une mémoire populaire, la rue contre le mépris ». Et les animateurs de poursuivre : « Face aux cris étouffés d'une France ignorée, notre collectif travaille à collecter, classifier, archiver et amplifier l'écho des messages portés sur chaque gilet jaune. Et parce qu'aucune violence ne devrait s'opposer à cette expression citoyenne, nous reversons les bénéfices de notre travail aux manifestant.e.s blessé.es ainsi qu'aux caisses de défense collective. » Voir www.pleinledos.org et <https://desarmons.net/>.

J'ai essayé de montrer en d'autres lieux²⁶ comment la poétique sauvage des Gilets jaunes leur permettait de se constituer une identité singulière, cristallisant des motifs et mécanismes rhétoriques variés. Je reprends ici certaines de ces observations, qui me semblent permettre de saisir, à travers les discours, les croyances et l'imaginaire du mouvement. Celui-ci s'est d'abord donné les moyens d'*apparâître* dans l'espace public, d'être repérable et discernable. Émerger collectivement implique de se doter d'un nom et de symboles, charriant des valeurs spécifiques : l'emblème choisie par les « Gilets jaunes » trouve son origine dans l'opposition fondatrice au TICPE ; elle se fonde sur un rapport métonymique avec le véhicule personnel visé par la taxe annoncée et mise en outre sur la fonction première du gilet, qui consiste à protéger celui qui le porte en améliorant sa visibilité. Parce qu'ils s'estiment laissés-pour-compte, les acteurs de la mouvance ont d'emblée éprouvé le besoin d'attirer l'attention. La progression du mouvement s'est accompagnée d'une expansion de la valeur symbolique de l'objet et de sa couleur, les slogans et tags fonctionnant comme autant de signatures visant à marquer le coup, à inscrire le signe de ralliement dans les représentations de l'époque. Dès les premiers rassemblements, on peut de cette façon observer, sur les pancartes des manifestants et sur les murs, des reprises d'expression contenant soit le mot *gilet*, soit le mot *jaune*, comme « Mets ton gilet, on quitte le navire », « Pas de vaccin pour la fièvre jaune », « Macron a la jaunisse », « Beau comme un gilet jaune à Paris » ou « Les gilets jaunes recrutent, engagez-vous ! ». On relève aussi le détournement d'expressions (quasi-)proverbiales qui visent à mettre le *jaune* à l'honneur là où il n'était pas presupposé : « Gilets jaunes écarlates », « Le fond de l'air est jaune », « La vie en jaune ! » ou « Jaune de rage ». Le motif tient également lieu de support à des blagues à deux sous (le calembouresque « Jaune devant Macron derrière ») et à des reprises d'éléments participant de la pop-culture : blague phonétique sur « Jauni Hallyday » (« Ah Macron, si tu savais... ») et « Jauni Cash » (« And it burns, burns, burns, the préfecture ») ; emprunt aux Beatles avec « We are all in a yellow submarine » ; interpolation dans un titre de Kubrick avec « Full Metal Yellow Jacket » ; « Gilet jaune is coming » (et son revers, « Winter is burning »), amendement de la devise de la famille Stark dans *Game of Thrones* ; « Yellow Is the New Black » (écho à la série *Orange Is the New Black*) ; ou référence à la culture Internet avec le « Qu'est-ce qui est jaune et qui n'attendra plus ? », qui renvoie à l'une des vidéos les plus vues sur YouTube en 2017²⁷. Ce jeu avec la pop culture est omniprésent ; dans certains cas, l'interdiscursivité ciblée contribue à l'immédiateté de la formule, qui risque de perdre de sa lisibilité avec le temps, et semble miser davantage sur la force de percussion du *tweet* que sur le caractère immuable et transposable de l'aphorisme. Dans le même esprit ludique misant sur la contemporanéité des références, on trouve des tags comme : « Plutôt Rick et Morty que RIC et Macron », hommage à la série animée de Justin Roiland et Dan Harmon, qui a ici

²⁶ Denis Saint-Amand, « “Parce que c'est notre rejet” : poétique des Gilets jaunes », dans *AOC*, 1^{er} février 2019, En ligne : <https://aoc.media/analyse/2019/02/01/cest-rejet-poetique-gilets-jaunes/>.

²⁷ Plus de 8 millions de vues, en effet, pour la vidéo du petit Adrien demandant face caméra : « Qu'est-ce qui est jaune et qui attend ? Jonathan. » Le malaise provoqué par la platitude de la blague et le ton adopté par l'enfant ont contribué à la circulation massive de la capsule.

la préférence sur le Référendum d'Initiative Citoyenne refusé par le Président en fonction ; « Roule un Macron, fume un Macron, charge un Macron », détournement du titre « Dragon » des rappers Vald et Sofiane ; « Hé Manu, tu descends ? », emprunt à un sketch des Inconnus ; « Une étincelle brille entre deux explosions », citation du morceau « Novembre » du groupe Odezenne ; « Octogone avec Macron », évocation du cadre du combat planifié par les rappers Kaaris et Booba et censé sceller l'épilogue de ce que les historiens retiendront comme La Bataille d'Orly, le 1^{er} août 2018 ; enfin, plus explicite encore, la mention « Tant pis pour Kaaris vs Booba, on veut Dettinger vs Andrieux », qui préfère au duel susmentionné une hypothétique rencontre entre l'ancien boxeur Christophe Dettinger, condamné pour avoir frappé deux gendarmes lors de la manifestation du 5 janvier 2019, et le Commandant Didier Andrieux, filmé le même jour à Toulon en train d'asséner par surprise des coups au visage d'un citoyen interrogé par des policiers. Ces slogans se fondent sur des éléments culturels largement partagés et accessibles à tous : ils ne représentent pas les goûts de chacun des acteurs de la mouvance, mais n'en sont pas moins emblématiques d'un *Zeitgeist* et d'une veine culturelle dont les grands noms ne sont plus Breton, Godard, Ferré ou Marx (Karl ou Groucho), que les tags de 1968 citaient, raillaient ou réinventaient, mais ceux de figures populaires sans doute plus accessibles et dont la convocation est significative de la dimension horizontale du mouvement social.

Un héritage révolutionnaire

Rapprochés des grandes insurrections qui les ont précédés en vertu d'homologies partielles, les Gilets jaunes revendiquent eux-mêmes ces filiations dans leurs écrits sauvages. Dès les premiers rassemblements, des banderoles reprenaient l'article 35 de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen dans sa version de 1793 : « Quand le gouvernement viole le droit du peuple, l'insurrection est pour le peuple et pour chaque portion du peuple le plus sacré des droits et le plus indispensable des devoirs. » Le rappel de ce principe universel suffit, dans l'esprit des manifestants, à légitimer la mobilisation ; mieux, elle la situe dans le sillage des grands soulèvements de l'Histoire de la France contemporaine. 1789, 1871 ou 1968 apparaissent à cet égard comme des moments-clefs, en aval desquels les Gilets jaunes se situent : les références à ces illustres « révoltes logiques », selon le mot de Rimbaud, sont constitutives d'un imaginaire à la fois cohérent et bigarré. 1789, en tant qu'année-charnière de la première et la plus violente des révolutions françaises contemporaines, apparaît comme un point de référence crucial : la date est très fréquemment apposée sur les murs des rues traversées par les Gilets jaunes, seule (comme trace immédiatement significative impliquant une continuité de l'espace-temps) ou accompagnée d'un commentaire quasi-didactique (« 1789 révolution », « 1789-2018 », « 1789 le retour », « 14 juillet 1789 : des casseurs saccagent un monument historique »), tandis que d'autres tags renvoient par bravade aux implications de la Terreur (« On affute la guillotine », « Macron = Louis XVI », « Guy Yotine présisent ! »).

Ailleurs, c'est le lyrisme révolutionnaire qui est mobilisé, certains messages misant davantage sur l'alliance du poème et du pavé, dans le sillage de la double métonymie forgée par Michel de Certeau : « Soyez aux aguets, ils enterrent les oiseaux qui se couchent sur le sol », « Chantez camarades, la liberté nous écoute » (reprise amendée du « Chant des Partisans »), « La poésie est dans la rue » (emprunt aux slogans de Mai 68 — de même que « Le fond de l'air est jaune » actualise *Le Fond de l'air est rouge* de Chris Marker) ou « Cet hiver est un printemps ». Ce dernier slogan, en affirmant le dérèglement des saisons, revendique la filiation du mouvement avec ceux de 1848 (le « Printemps des peuples »), ceux qui ont animé le monde arabe entre 2010 et 2012 (le « Printemps arabe »), voire celui porté par les étudiants montréalais en 2012 (le « Printemps érable »). Au mois de mars 2019, les écrits muraux font écho aux mouvements d'opposition qui se déploient au même moment ailleurs dans le monde (« Soudan, Serbie, Algérie, France, 2019 : Printemps des peuples » ; « Le peuple algérien nous montre la voie » ; « Bouteflikons Macron »). Se réappropriant des références typiques de grands mouvements sociaux en France et à travers le monde, les Gilets jaunes réinventent et prolongent à leurs façons ces discours, qui leur permettent d'indiquer que, si la forme de leur contestation est en partie inédite, ses fondements ne datent pas d'hier.

Parmi les révoltes inspirant le mouvement, la Commune de Paris occupe une place de prédilection, tant les Gilets jaunes semblent à bien des égards l'actualiser et en étendre le rayonnement. Il faut d'emblée préciser que le souvenir de la Commune est avivé par de nombreux tags des Gilets jaunes, qui revendiquent en ce sens leur héritage du printemps 1871 (« Vive la Commune ! », « Demain c'est 1871 ! », « 1871 raisons de niquer Macron », « La Commune demeure », « 1871 raisons d'y croire » ou le détournement d'une publicité pour la marque 1664, où le slogan interrogatif « Dites une date ? » est suivi du tag « 1871 »). Au-delà de ces convocations murales, les deux insurrections partagent des positions, revendications, valeurs et modes de fonctionnement qui dépassent de loin la similitude de façade. Certaines des observations formulées par les meilleurs spécialistes de la révolution de 1871 semblent en effet si proches de la situation des Gilets jaunes qu'il est difficile de ne pas prendre la mesure des intersections entre les deux séditions²⁸. Il est tentant de rapporter aux Gilets jaunes les remarques si justes de Kristin Ross, qui observe

²⁸ « Rapportée aux forces sociales et politiques qui supportent dans la praxis un complexe idéologique, nous rencontrons : a) un mouvement de révolte patriotique et nationale contre l'étranger envahisseur, contre ses complices, contre les traîtres du gouvernement de défection, contre l'armée et les généraux bonapartistes, tenus pour responsables de la défaite ; b) un grand mouvement d'opinion républicaine contre l'Assemblée de Versailles, rurale, conservatrice (dont le bureau comprenait douze orléanistes sur treize membres) ; c) un mouvement de rébellion révolutionnaire contre l'État parasitaire, contre l'autorité tyrannique de cet État centralisé et contre les politiques qui l'admettent ; d) un mouvement révolutionnaire, à contenu prolétarien et socialiste, dirigé confusément mais réellement contre la bourgeoisie, contre le capitalisme (au stade alors atteint dans son développement), encore que dans la confusion entre l'adversaire social et l'adversaire politique. La Commune, avec sa devise "France, République, Travail", obtient la convergence – momentanée mais efficace – de ces forces sociales. » (Henri Lefebvre, *La Proclamation de la Commune*, *op.cit.*, p. 127)

comment la Commune fut à la fois un « laboratoire d'inventions politiques »²⁹ et un « un moment horizontal », d'aplanissement des hiérarchies, misant sur l'équipollence des insurgés autant que sur une réappropriation d'un espace public souvent « hostile »³⁰. « Nous appartenons à la canaille » écrivait Vermersch dans l'éphémère reprise du *Père Duchêne* qui parut en décembre 1869 avant de renaître pendant la Commune ; « Ceux qui ne sont rien sont partout » affirment les Gilets jaunes, et ces deux cris, lancés au cœur de mouvements sans véritables chefs³¹, permettent de saisir, d'un siècle à l'autre, un similaire sentiment de mise à l'écart des citoyens ordinaires³², autant qu'une volonté de se relever et de forcer l'amélioration de ses conditions de vie³³, de redevenir « les maîtres de leur propre histoire »³⁴. La jonction s'opère explicitement au dos d'un gilet, sur lequel est recopié une citation de Louise Michel : « Le peuple n'obtient que ce qu'il prend. »

²⁹ « La Commune [...] fut un laboratoire d'inventions politiques, improvisées sur place ou bricolées à partir de scénarios ou d'expression du passé, repensés selon les besoins du moment, et nourris des désirs nés au cours des réunions populaires de la fin de l'Empire. » (Kristin Ross, *L'imaginaire de la Commune*, trad. Étienne Dobenesque, La Fabrique, 2015, p. 17.)

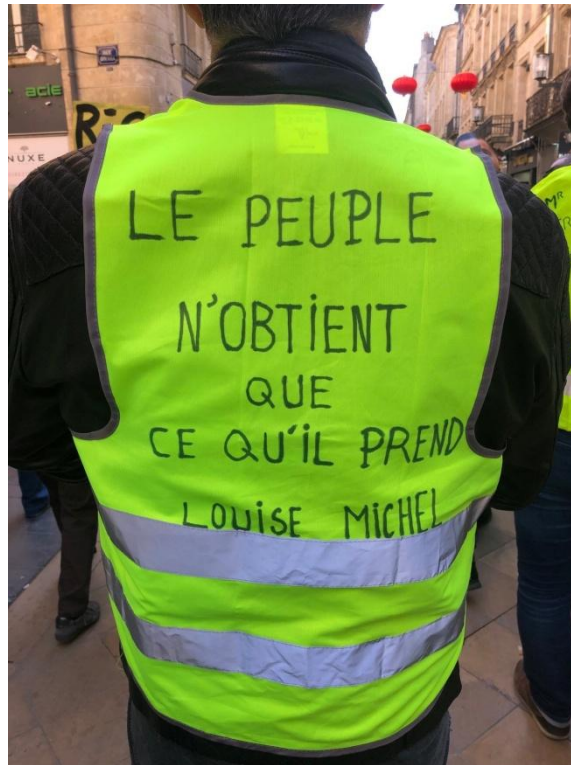
³⁰ « Les travailleurs qui occupent l'Hôtel de Ville ou détruisent la colonne Vendôme n'étaient pas “chez eux” au centre de Paris. Ils occupaient un territoire hostile, la place spécifique assignée à l'ordre social dominant. » (Kristin Ross, *Rimbaud, la Commune de Paris et l'invention de l'histoire spatiale*, Les Prairies ordinaires, 2013, p. 69.)

³¹ Dans le tract situationniste « Aux poubelles de l'histoire » (Internationale Situationniste, 21 février 1963) figure la mise au point suivante : « La Commune n'a pas eu de chefs. Ceci dans une période historique où l'idée qu'il fallait en avoir dominait absolument le mouvement ouvrier. Ainsi s'expliquent d'abord ses échecs et succès paradoxaux. »

³² « Expérience vécue d'“égalité en action”, la Commune fut avant tout un ensemble d'actes de démantèlement de la bureaucratie étatique par des hommes et des femmes ordinaires. » (Kristin Ross, *L'imaginaire de la Commune*, op.cit., p. 51)

³³ « Serait-ce le retour du soulèvement des pauvres contre les riches ? Comme s'il était possible de nier la réalité, en rayant d'un trait l'idée d'hier, celle d'une démocratie attendue au XIXe siècle – réalisée pendant la Commune de Paris –, et qui fut pensée comme l'avènement logique du communisme, lequel désignait, avant que le totalitarisme ne s'en mêle, la conquête d'une liberté individuelle nécessairement compatible avec l'organisation collective d'une société gérée par chacun en étant au service de tous. » Michèle Riot-Sarcey, « Les “gilets jaunes” ou l'enjeu démocratique », dans *AOC #1*, p. 86

³⁴ « On y trouve, à la base, l'impression des insurgés d'être devenus les maîtres de leur propre histoire, non tant au niveau de la décision politique “gouvernementale” qu'au niveau de la vie quotidienne dans ce printemps de 1871. » (« Aux poubelles de l'histoire », tract cité.)



« Le peuple n'obtient que ce qu'il prend. Louise Michel » © Plein le dos

La Commune et le mouvement des Gilets jaunes dialoguent aussi sur le plan de la défiance à l'égard d'un pouvoir politique qui ne convainc plus et de l'expression de cette défiance par la dérision³⁵ ; de la même façon que des accointances se mesurent sur le plan des moyens de contestation de l'ordre établi et des assauts symboliques : les dégradations de l'Arc de Triomphe par les Gilets jaunes ont provoqué une indignation rappelant celle qui a suivi la destruction de la colonne Vendôme ; l'incendie du Fouquet's semble *a priori* anecdotique en comparaison de celui de l'Hôtel de Ville, mais ce choix peut en réalité se lire comme une injure, le restaurant visé incarnant, depuis le mandat présidentiel de Nicolas Sarkozy, un espace de pouvoir sans noblesse, un lieu de sociabilité bling-bling représentant la médiocrité d'un pouvoir ayant perdu de sa superbe et confondant le raffinement avec le tape-à-l'œil.

De l'héritage communard procèdent aussi les formes de sociabilité spontanées et conviviales qui se sont développées sur les ronds-points³⁶ et, plus encore, les expériences de démocratie directe mises en place dans certains espaces. Comme le souligne Laurent Jeanpierre, trois grands courants au moins ont pu s'observer en ce qui concerne les stratégies des Gilets jaunes pour dépasser la dimension contestataire de la mobilisation : le

³⁵ Pour la Commune, le terrain d'observation se trouve plutôt du côté des caricatures et chansons. « J'en veux pas de roi, moi », affirme crânement un gamin de Paris devant des ruines, sur l'un des dessins de Pilotell rassemblés dans le volume posthume *Avant, pendant et après la Commune* (Delatre, 1874). Dans la même série, deux soldats versaillais, « revenant d'exécuter des communeux à Satory », sont ahuris devant la mention « République française — Liberté, égalité, fraternité », l'un d'eux prononçant : « Quoi q'c'est ça ? Je ne sais pas lire ».

³⁶ Voir à ce sujet le film coréalisé par François Ruffin et Gilles Perret, *J'veux du soleil* (2019), qui se penche sur les échanges et rencontres favorisés par les rassemblements des Gilets jaunes.

premier peut être qualifié de « négociateur » et rassemble les acteurs de la mouvance qui se sont dits prêts à dialoguer avec le Premier ministre pour exposer leurs griefs et envisager des pistes de solution (c'est le cas de Jacline Mouraud, désavouée pour cette raison par de nombreux militants) ; le deuxième est formé par ceux qui ont cherché à intégrer le jeu électoral (en créant les listes « Évolution citoyenne » et « Alliance jaune » aux élections européennes) ; le troisième, enfin, visait l'établissement d'un système autonome de représentation à travers des assemblées générales et des assemblées d'assemblées, du côté de Commercy, Saint-Nazaire, Montreuil ou Montceau-les-Mines – où s'est déroulé, le 30 juin 2019, une grande réunion de Gilets jaunes rassemblant 700 participants et 246 délégations venues de l'ensemble du pays. En a notamment émergé un appel à la mobilisation autour du référendum d'initiative partagée sur l'aéroport de Paris, qui permettrait de conduire progressivement à l'instauration du référendum d'initiative citoyenne (RIC) — l'un des véritables enjeux du mouvement, qui interroge les règles du fonctionnement du jeu démocratique et le rôle que le peuple peut effectivement y jouer³⁷.

Bien sûr, des différences entre les Gilets jaunes et les grands mouvements sociaux antérieurs s'observent (comme en témoigne aussi le tag ironique « Normalement, les barricades, c'est nous », peint sur les plaques protégeant la devanture d'un magasin parisien et qui acte par dérision le renversement des pratiques instauré par les Gilets jaunes). Mais affirmer l'héritage de ces mobilisations n'est pas dénué d'intérêt : revendiquer son appartenance à 1789, 1871 ou 1968, par un jeu intertextuel, des reprises de slogans, des échos poétiques, c'est assumer une forme de performativité qui favorise la filiation avec des révolutions auxquelles l'histoire semble avoir donné raison. — C'est œuvrer à sa propre légitimation, en misant sur le transfert d'un capital symbolique de la révolte à laquelle on se compare, dont on s'inspire, dont on se revendique.

Du carnaval au rire jaune

Au fil des mobilisations des Gilets jaunes, le Gouvernement, sans s'émouvoir outre mesure des graves blessures infligées à des manifestants par la Brigade anti-criminalité (BAC) et les Compagnies républicaines de sécurité (CRS), a eu beau jeu de dénoncer la violence des rassemblements, les cassages et les pillages qui ont pu s'y observer. Les écrits sauvages des Gilets jaunes misent parfois sur cette violence, qu'ils revendiquent en la nimbant d'une ironie ayant pour effet de la charger d'une dimension euphorique et de la distinguer de celle, froide, exercée par les appareils répressifs d'État. Après l'attaque du ministère occupé par le Secrétaire d'État et porte-parole du gouvernement, Benjamin Griveaux, par des Gilets jaunes équipés d'un engin de chantier, le 5 janvier 2019, on voit de cette façon surgir des graffitis du genre : « Encastrer la préf au transpalette », « Demain s'ouvre au Fenwick ! », « Génération Fenwick ! », « Rendez-nous le tractopelle ! », « Macron démission, Transpalette à Matignon » et « Nous sommes transpalette », reprise ironique de la structure du slogan « Je suis Charlie », popularisé après l'attentat contre le

³⁷ Laurent Jeanpierre, *In Girum, op.cit.*, p. 90-91.

journal satirique Charlie Hebdo du 7 janvier 2015. Héritiers des slogans de mai 68 (en particulier du célèbre « CRS SS ») et de la tradition du dépavage, certains messages actualisent l'opposition entre les citoyens et les forces de l'ordre, à l'image du quasi-ducassien « Le vandalisme, c'est beau comme un pavé dans la gueule d'un flic », de « Sous les pavés la BAC » et de « Nous sommes les forces du désordre ». Les coups et dégradations sont légitimés par manière de dérision, au détour de rimes délibérément naïves (« Acte neuf : vole un bœuf », « Acte dix : nique la police », « 2019, mange un keuf »), et d'aphorismes ou formules figées au second degré (« On ne fait pas d'omelettes sans casser de keufs », « À la chaleur du banquier qui brûle », « Pour Noël, ne faites pas les vitrines, cassez-les », « Le père Noël n'existe pas ; le pillage si »). De façon générale, c'est une dimension comique qui s'active dans les écrits sauvages des Gilets jaunes, à travers les plaisanteries permises par le nom du parti fondé par Macron (« En marche ou crève », « En marchandise », « En marche sur la tête des rois » ou le caustique « 1984 en marche », postulant la concrétisation de la dystopie de George Orwell), la reprise parodique d'axiomes illustres (calqués sur Beauvoir, « On ne naît pas casseur, on le devient » ; Descartes, « On pense donc on ne vous suit plus » ; Sartre, « L'enfer c'est les actionnaires » ; Marie-Antoinette, « Eh bien, donnez-leur du biocarburant » — ce dernier étant signé par dérision « Brigitte Macron ») et le calembour (« Ils ont la police, on a la peau dure », « Au bout du rouleau la révolte », « Enragez-vous ! », « On joue à casse-casse », « Victoire par chaos », « The chômeuse go on », ou « Macron et les CAC40 voleurs »). L'autodérision peut également se mettre au service de la logique, dans l'efficace « Vous ne nous attraperez pas : nous n'existons pas », qui feint de tirer parti du mépris des élites autoproclamées pour les classes moyennes et populaires.

De même que certains moyens de perturbation employés par les Gilets jaunes (comme l'occupation tout à fait légale des passages pour piéton pour interrompre le trafic) et la bonne humeur affichée par de nombreux acteurs de la mouvance (peu avare en danses, chansons et autres chorégraphies immortalisées par des vidéos postées sur YouTube), la prolifération des blagues, apophtegmes sardoniques et autres slogans au second degré peut contribuer à donner au grand public et aux opposants de la mouvance l'image d'une insurrection fantaisiste. Voire. Dans son essai le plus important, Elias Canetti distinguait, au sein de sa typologie des masses, les « masses de renversements », contestant l'ordre établi et désireuses de se dégager d'une situation qui leur est défavorable, et les « masses de fête », qui se rient des interdits et misent sur une convivialité joviale³⁸. Reste que les deux modalités du renversement et de la fête peuvent s'articuler, de façon éphémère et par jeu (c'est le cas emblématique du carnaval observé par Bakhtine³⁹), mais aussi au cœur de situations de crises plus durables, durant lesquelles

³⁸ Elias Canetti, *Masses et puissance*, traduction de Robert Rovini, Gallimard, 1966, p. 58-64.

³⁹ « L'orientation vers le bas est propre à toutes les formes de la liesse populaire et du réalisme grotesque. En bas, à l'envers, le devant-derrrière : tel est le mouvement qui marque toutes ces formes. Elles se précipitent vers le bas, se retournent et se placent sur la tête, mettant le haut à la place du bas, le derrière à celle du devant, aussi bien sur le plan de l'espace réel que sur celui de la métaphore. » (Mikhaïl Bakhtine,

le surgissement du festif et du potache tend à neutraliser la tension et à instaurer un moment de respiration⁴⁰. Henri Lefebvre l'écrit justement en filant le point de vue des Situationnistes : la Commune de Paris « fut d'abord une immense, une grandiose fête, une fête que le peuple de Paris [...] s'offrit à lui-même et offrit au monde »⁴¹. De la même façon, si Kristin Ross regrette que l'histoire officielle tende à naturaliser Mai 68 en « fête libertaire de l'auto-expression » à la seule gloire d'une jouissance sans limites⁴², il n'empêche que l'engagement s'y est articulé directement à ce « rire de Mai » omniprésent dont Bourdieu louait la « vérité »⁴³. Par ailleurs, les slogans jetés sur les murs, les banderoles et les pancartes ont pour fonction de marquer les esprits ; en cela privilégient-ils volontiers le bon mot à l'argumentation rationnelle, qui n'a pas vocation à s'énoncer sur les mêmes supports et selon les mêmes formats. Le rôle de ces écrits sauvages est d'assurer le rayonnement du mouvement, d'accroître sa visibilité au moyen de formules percutantes et de favoriser, sinon l'adhésion, du moins la sympathie de ceux qui n'en sont pas, grâce à la puissance charismatique de ces formules, dont la réception est plus immédiate que celle d'un manifeste présentant l'ensemble des revendications socio-économiques de la collectivité.

L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance, traduction d'Andrée Robel, Gallimard, 1982, p. 368).

⁴⁰ Denis Saint-Amand, *Le Style potache*, La Baconnière, 2019.

⁴¹ Henri Lefebvre, *La Proclamation de la Commune*, *op.cit.*, p. 28.

⁴² Kristin Ross, *Mai 68 et ses vies ultérieures*, trad. Anne-Laure Vignaux, Agone, 2010, p. 19. Dans ce que Ross envisage comme une « amnésie sociale » volontaire, on évite souvent d'évoquer la violence des événements et leurs victimes et on euphémise la dimension politique du soulèvement pour le réduire à une « révolution culturelle ». Il s'agit, selon Ross, de « donner à l'insurrection, tout comme aux militants et à l'État, une dimension inoffensive, presque “bon enfant”, de sorte que Mai 68 ne serait aujourd'hui « plus perçu que comme une sympathique “révolte de jeunes” aux accents poétiques ou comme mutation du style de vie ». Reste que le discours révolutionnaire de 68 ne s'est que rarement départi d'une dimension potache, de telle sorte que, comme l'écrit Kristin Ross à l'aune du témoignage de Martine Storti, « la fête ou le plaisir de l'atmosphère qui régnait ces jours-là, faisait partie intégrante de l'action politique » (*Ibid.*, p. 158).

⁴³ Pierre Bourdieu, « Mai 68 a pour moi deux visages... », dans *Interventions. 1961-2001*, éd. Franck Poupeau et Thierry Discepolo, Agone, 2002, p. 62.



« Ok Manu on traverse » © La Rue ou rien

Le rire, du reste, est loin d'empêcher la lucidité. En plus de s'attaquer aux slogans publicitaires et aux grandes enseignes dans le but de les retourner contre eux-mêmes (sur les façades du groupe Cartier, spécialisé dans la joaillerie et les produits de luxe, on peut lire « Pas de Cartier pour les riches » ; celles de la maroquinerie Lancel offrent l'occasion d'un « LancelE PAVÉ »), les Gilets jaunes s'en prennent volontiers aux formules toutes faites employées par le Président Macron et qui ont souvent suscité la polémique⁴⁴. On trouve de cette manière des slogans comme : « Ceux qui ne sont rien sont partout »⁴⁵ ; « La meilleure façon de se payer un costard, c'est de piller chez Zadig et Voltaire »⁴⁶ ; « Le revenu des fainéants, c'est le dividende »⁴⁷ ; « Soyons l'étincelle qui met le feu à la poudre

⁴⁴ À l'heure où nous rédigeons ce texte, ces formules présidentielles participent d'une actualité récente et leur mise en contexte peut sembler dispensable. Anticipant leur possible disparition de la mémoire collective, souhaitant conserver la lisibilité de notre corpus sauvage et activant le réflexe d'archivage de l'historien, nous estimons qu'il n'y a pas de raison de faire l'économie de cette contextualisation.

⁴⁵ Réponse à l'expression employée par Macron le 29 juin 2017 au moment de l'inauguration de la Station F installée dans la halle Freyssinet, à Paris : « Une gare, c'est un lieu où l'on croise les gens qui réussissent et les gens qui ne sont rien. »

⁴⁶ Réaction à un échange survenu lors de la visite d'une école numérique de Lunel, le 27 mai 2016. Accueilli par des opposants à la loi travail, celui qui est alors candidat à l'élection présidentielle est apostrophé par un « Vous, avec votre pognon, vous achetez des costards ! ». Réponse de Macron : « Vous n'allez pas me faire peur avec votre t-shirt. La meilleure façon de se payer un costard, c'est de travailler ».

⁴⁷ Le 8 septembre 2017, en visite à l'École Française d'Athènes, à un moment où une manifestation contre la loi travail se met en place, le Président français affirme : « Je serai d'une détermination absolue et je ne céderai rien, ni aux fainéants, ni aux cyniques, ni aux extrêmes. »

de perlimpinpin »⁴⁸ ; « Vas-y Jupiter, fais briller la caillasse »⁴⁹ ; « Ok Manu, on traverse »⁵⁰ ; « Le seul endroit où ça ruisselle, c'est dans ton froc » et « Ton ruissellement c'est notre sang qui coule »⁵¹ ; « Nous sommes le bug dans la start-up nation »⁵² ; « Des efforts ? On en fait, on vient tous les samedis » et « Le goût de l'effort peut-être, mais pas celui du charbon »⁵³. Nombreux sont aussi les écrits muraux qui rappellent le discours prononcé lors du meeting du 10 décembre 2016, que le candidat à l'élection présidentielle avait alors conclu en s'époumonant : « Ce que je veux gagner, c'est que vous, partout, vous alliez le faire gagner ! Parce que c'est notre projet ! Vive la république, et vive la France ! ». L'image de Macron éructant avait à l'époque donné lieu à différents *mèmes* répandus sur les réseaux sociaux ; sa mémoire parodique a été prolongée par des tags comme « L'insurrection c'est noootre projet », « Parce que c'est notre projectile » et « Parce que c'est notre rejet ».

Loin de s'en tenir à une collection de blagues érigeant l'insurrection en valeur absolue, les écrits « sauvages » des Gilets jaunes réagissent à un ensemble d'éléments très précis (mesures, actions, décisions politiques, discours), dont ils informent la réception. Si les griefs économiques sont forcément omniprésents au sein de ces discours parallèles (depuis les calembours du type « Macron, fais comme moi : taxe tes potes » et « Homo Economicus, vivement l'extinction ! », jusqu'à l'incontournable « Rends l'argent », popularisé au moment de l'affaire Fillon et viral depuis lors), ceux-ci ont aussi une fonction dialogique, en ce qu'ils répondent à ce qui est énoncé au sujet du mouvement. La

⁴⁸ Lors du débat de l'entre-deux-tours de l'élection présidentielle, le 3 mai 2017, Emmanuel Macron utilise l'expression, désuète mais déjà employée par Jacques Chirac pour décrédibiliser Valéry Giscard d'Estaing en 1979, de « poudre de perlimpinpin », pour qualifier les propositions de Marine Le Pen en matière de contrôle des frontières (« Ce que vous proposez, comme d'habitude, c'est de la poudre de perlimpinpin »).

⁴⁹ Référence à l'interview donnée par Emmanuel Macron au magazine *Challenges*, en octobre 2016, à l'occasion de laquelle le candidat dénonce la posture du Président en place et suggère par opposition que sa propre gestion de l'État pourrait être « jupitérienne » : « François Hollande ne croit pas au “président jupitérien”. Il considère que le Président est devenu un émetteur comme un autre dans la sphère politico-médiatique. Pour ma part, je ne crois pas au président “normal”. Les Français n'attendent pas cela. » Les déclarations de François Hollande n'ont pas été oubliées non plus par les Gilets jaunes, en témoigne le tag « Autant mourir en manifestant que mourir “sans dents” », qui renvoie à l'expression employée par l'ancien Président pour désigner les classes populaires, à en croire le témoignage de Valérie Trierweiler dans son livre *Merci pour ce moment* (Les Arènes, 2014).

⁵⁰ Allusion à la réponse adressée le 16 septembre 2018 par le Président Macron à un jeune chômeur lui expliquant ses difficultés à trouver du travail : « Il faut y aller ! Maintenant, hôtels, cafés, restaurants, je traverse la rue, je vous en trouve ! Ils veulent simplement des gens qui sont prêts à travailler, avec les contraintes du métier. »

⁵¹ Référence à la théorie du ruissellement (« Trickle Down Theory ») initiée par l'Américain William Jennings Bryan et à laquelle Emmanuel Macron, lors de l'interview accordée à Edwy Plenel et Jean-Jacques Bourdin, le 15 avril 2018 au Palais de Chaillot, affirme ne pas croire, indiquant qu'il préfère l'image des théories des « premiers de cordée », entraînant les autres dans le sillage de leur réussite. (Le corpus d'écrits sauvages n'offre pas, en revanche, d'exemple d'allusion à l'œuvre de Frison-Roche.)

⁵² Réaction au message d'obédience néolibérale posté le 13 avril 2017 sur le compte Twitter d'Emmanuel Macron : « Une start-up nation est une nation où chacun peut se dire qu'il pourra créer une start-up. Je veux que la France en soit une. #SommetStartUp ».

⁵³ Le 11 janvier 2019, à l'occasion de la traditionnelle galette des Rois de l'Élysée, le Président Macron déplorait dans son discours que « beaucoup trop de nos concitoyens pensent qu'on peut obtenir sans que cet effort soit apporté » et promouvait le « sens de l'effort ».

proposition de « Grand débat national »⁵⁴ est ainsi tenue pour une manœuvre dilatoire et se voit largement fustigée (« Le grand débat, c'est dans le rue », « On débattrà quand on vous aura tous virés », « Ce n'est qu'un débat, le combat continue », « La grande débâcle », « Vivement le grand dégât national ! », « On préfère les grands ébats au grand débat » et « On veut pas votre débat, on veut votre départ. Tu saisis la nuance, connard ? »), tandis que la lecture de la « Lettre aux Français » par le Président en fonction, le 13 janvier 2019⁵⁵, favorise l'apparition du tag « La seule lettre qu'on veut recevoir : celle de ta démission ».



« Liberté, égalité, flashball » © La Rue ou rien

Enfin, parmi les écrits spontanés des Gilets jaunes, il faut aussi mentionner ceux évoquant les violences policières. Les membres de la mouvance ont, tout au long des manifestations, constitué une masse d'archives aussi terribles qu'insupportables, donnant à voir comment, de gueules cassées en éborgnements, de tabassages en mains arrachées,

⁵⁴ Imaginée par Emmanuel Macron et portant, selon le site officiel du Gouvernement, « sur quatre thèmes qui couvrent des grands enjeux de la nation : la fiscalité et les dépenses publiques, l'organisation de l'État des services publics, la transition écologique, la démocratie et la citoyenneté ».

⁵⁵ Immédiatement après la lecture de cette communication, un même est apparu sur les réseaux sociaux, donnant à voir un portrait d'Emmanuel Macron accompagné de l'apostrophe : « Chers Français, cyniques et fainéants, qui traversez la rue sans trouver du boulot, gaulois réfractaires au changement, qui coûtez un pognon de dingue, pour beaucoup illettrés, dont certains déconnent, je viens débattre avec vous. » La puissance de ce détournement tient au fait qu'il n'est caricatural que par juxtaposition : autrement dit, l'auteur du même n'a pas besoin de forger une intervention du Président, il peut s'en tenir à une compilation de paroles que celui-ci a effectivement prononcées. L'impression, dès lors, est que la parodie ne procède pas d'une invention (comme c'est souvent le cas, depuis les caricatures de Daumier jusqu'à celles des membres de *Charlie Hebdo*), mais qu'elle s'en tient au réel ; autrement dit, le réel est devenu parodique.

l'État a accepté que l'insurrection soit écrasée dans le sang. Les réactions à l'usage des grenades de désencerclement et aux tirs de LBD (lanceur de balle de défense, également appelé « Flash-ball ») se sont souvent énoncées sur le ton de l'humour. Mais au rire franc des premières heures a succédé un rire qui porte, comble de l'ironie, la couleur des gilets. Rire jaune, c'est feindre de rire. C'est accepter, temporairement, de rire avec les autres de ses propres malheurs, en présentant un masque réjoui pour mieux dissimuler son aigreur. Ce rire-là est dangereux, parce qu'il est une concession : faisant mine de se moquer de lui-même, celui qui rit jaune pense surtout à la revanche qu'il prendra. De nombreuses traces en témoignent, qui laissent deviner l'endurance d'un mouvement : c'est tantôt un paradoxe cruel (« Pourquoi un peuple qui marche les yeux ouverts doit-il toujours finir les yeux crevés ? »), tantôt la réinvention de la devise nationale (« Liberté, égalité, flashball ») ; c'est la réinvention parodique d'une célèbre réplique de Jean Gabin (« J'avais d' beaux yeux tu sais »), de la devise anarchiste (« Ni d'yeux ni maître ») ou d'une maxime célèbre (« Borgne to be free ») ; c'est le détournement des discours commerciaux (« Soldes sur les monocles pour les mutilés » sur la devanture d'un opticien) ; c'est la remotivation d'une catachrèse (« La police fait mal son travail, ça crève les yeux ») ; ce sont des promesses de soulèvement (« Pour chaque œil perdu, 10.000 dans la rue », « Pour chaque main arrachée une ville embrasée », « On ne recule pas, on prend de l'élan ») ; c'est un titre de champion du monde de football que la crise nationale a fait oublier (« La France championne du monde de flashball ») ; c'est la parodie d'adages classiques (« Le gaz a ses raisons que les gilets jaunes ignorent ») et de slogans préventifs (« Le tabac tue, la BAC aussi ») ; c'est la collusion de revendications sociales et écologiques (« Non aux émissions de gaz lacrymo ») ; c'est, enfin, la synthèse d'une opposition entre la situation ressentie par les manifestants et le discours médiatique, qui a largement fustigé les violences commises par ceux que le défilé expose au risque de la mutilation (« La "foule haineuse" porte l'uniforme »). Les écrits sauvages des Gilets jaunes réagissant aux violences policières sont emblématiques de la variété rhétorique déployée par le mouvement et des fonctions multiples endossées par ces discours parallèles, du défouloir à la dénonciation et de la récréation à la commémoration.

Denis Saint-Amand
FNRS – Université de Namur